



ÉDITORIAL

« Mais, dans certains cas, continuer, seulement continuer, voilà ce qui est surhumain », affirme le personnage de Clémence dans *La Chute* de Camus.

Ce début de XXI^e siècle observe une multiplication des catastrophes traumatiques. Elles peuvent être d'ordre naturel, sanitaire, économique ou... dues à une erreur humaine. Étymologiquement, le terme de « catastrophe » renvoie au latin *catastrophā*, du grec *katastrophē* (bouleversement, fin, dénouement). Décomposé, ce terme fait apparaître *kata* (vers le bas) et *strophē* (action de tourner, volte, évolution). Ce retour à l'étymologie permet de faire ressortir l'ambiguïté du terme qui signifie, de manière concomitante, une clôture et une configuration nouvelle à l'instar d'un dénouement théâtral.

Au Liban, la catastrophe a une date et une heure : le 4 août 2020, à 18h07. Une double explosion secoue le port de Beyrouth. 2 700 tonnes de nitrate d'ammonium partent en fumée, dévastant sur leur chemin des quartiers entiers. Plus de 200 morts, plus de 6 000 blessés, plus de 7 000 familles se retrouvant sans abri : tel est le triste bilan de cette catastrophe.

En prenant appui sur cet événement mais sans vouloir s'y limiter, ce numéro se propose d'interroger cette thématique à la lumière des sciences humaines. À travers l'histoire, plusieurs catastrophes semblables ont eu lieu (à Toulouse, à Fukushima, à Gênes, à Tchernobyl...). Au-delà de la lamentation, de la fascination, de la sidération, de la déploration, du ressentiment, que diffuse la catastrophe ?

Les contributions des chercheurs proposées dans ce numéro sont internationales et diverses. Elles puisent leurs sources dans divers événements cataclysmiques qu'elles analysent selon les prismes littéraires, historiques, philosophiques, sociologiques, géographiques et psychologiques. Elles font dialoguer les Sciences humaines et leurs approches pour tenter de comprendre l'incompréhensible, pour donner un sens à ces phénomènes que l'on tente d'enfouir dans le passé pour pouvoir constituer un nouveau futur. Les articles s'articulent dès lors autour de trois axes.

Le premier s'intéresse à l'acte de « Penser la catastrophe ». L'histoire permet de mettre en parallèle des événements survenus ici et là mais qui ont en

commun de constituer un moment de bascule, de fracture qui doit être réfléchi au prisme des aléas et des refondations sociales. C'est dans ce sens que se lit l'article d'Abi Daoud qui effectue une comparaison dichotomique entre la « révolution du 17 octobre » au Liban et l'explosion du port. Dans une sorte de continuum tragique, l'auteur crée un lien entre ces deux moments, lien où dialoguent renouvellement et rupture, retournement et refondation, responsabilité et déresponsabilisation. Tarka, quant à elle, revient sur le protocole mis à disposition par Interpol pour l'identification des victimes. Elle y soulève l'urgence de l'harmonisation des pratiques des diverses unités. Penser permet dès lors de dépasser l'affect premier, réaction atavique à la catastrophe, pour entrer de plain-pied dans la conscientisation de l'évènement comme avènement d'une nouvelle ère, d'une nouvelle pratique sociétale.

Le deuxième axe vise à « Panser la catastrophe ». Ce glissement du « e » au « a » questionne l'évènement dans l'après-brisure au niveau de la reconstruction de l'individu mais également du territoire, tous deux anéantis par l'imprévisible. Calargé, Badr et Fakhr se penchent sur l'expression artistique comme marque de résilience. Le concept, que l'on doit au psychologue Boris Cyrulnik, est interrogé et adapté à la situation libanaise. Le va-et-vient entre les blessures des êtres et celles du territoire est continu pour permettre l'absorption du choc et le renouvellement. Le Bris revient également sur des créations artistiques. Elle souligne l'importance mémorielle de regarder les images de la catastrophe en boucle afin d'aboutir à un dédoublement créant une mise à distance permettant dès lors la sortie du traumatisme. Dans ce même sillage, Breton et Franzini insistent sur l'importance de la reconstruction par la narration biographique : c'est la dicibilité de la catastrophe et la périodisation du vécu qui engagent le début de la cicatrisation. C'est dans ce même sens que s'inscrit Neuilly qui effectue un parallèle entre Tchernobyl et Beyrouth : la création de Centres communautaires de réhabilitation psychosociale fait en sorte que la résilience soit au service de l'*empowerment* qui permet de faire face au drame.

Le troisième axe, lui, tente d'étudier les moyens de « Compenser la catastrophe » en étudiant la recomposition du tissu citoyen et les effets de la migration. Bejjani propose une poétique qui s'incarne dans le fait d'assumer, de dire, de se lier aux autres et de s'oublier. Frem, elle, impose l'importance de l'anamnèse pour contrer l'amnésie et le refoulement, évitant ainsi la tentation de l'exil.

Ce numéro, malgré son aspect intimiste et cathartique, doit se lire en réalité comme un miroir qui refuse le tragique. Une réflexion s'opposant au mouvement du temps qui tend à l'oubli puisqu'il ne faut surtout pas « imaginer Sisyphe heureux » (Camus).

Karl Akiki
Rédacteur en chef